

croirait pas possible, si on ne voyait dans les saintes Ecritures qu'il faut qu'il y en ait.

Au reste, soyons justes: les Grecs n'ont pas toujours nié la nécessité du chef visible de l'Eglise, et il n'y a pas très-longtemps qu'ils se permettent ce blasphème. La seule chose qu'ils aient niée depuis le xie siècle, c'est que le Pape fût ce chef; ils prétendaient que ce devait être le patriarche de Constantinople, et cette prétention, quelque ridicule qu'elle soit, n'est pas difficile à comprendre.

Aujourd'hui, le patriarche est loin de vouloir étendre son autorité sur toutes les Eglises schismatiques, ses décrets seraient, en effet, bien mal reçus par le synode de Saint-Petersbourg ou par celui d'Athènes. Au reste, cela doit être ainsi: la force inévitable des choses entraîne toujours davantage les schismes grec et russe à se rapprocher du mensonge protestant. Une fois hors de l'arche, on peut, pendant quelque temps, lutter avec les flots; il faut finir par être englouti.

Tout ce que nous venons de dire et bien plus encore (car la matière est immense, et nous sommes forcés de nous restreindre), tout cela, le jeune Galitzin le comprit facilement; il fit son abjuration, et bientôt, de plus en plus touché par la grâce, il entra au séminaire de Baltimore fondé par des prêtres français, que la révolution avait chassés de leur pays. Enfin, le 19 mars 1795, il reçut les ordres de Mgr. Carol, son vénérable directeur.

Une fois prêtre, Démétrius Galitzin aurait pu aller à Rome, où son rang, ses lumières, surtout ses vertus et sa piété, lui eussent ouvert le chemin des plus hautes dignités ecclésiastiques; mais non! il s'est donné à Dieu sans réserve, et Dieu, qui sait ce qu'il faut à chacun de nous, achèvera son œuvre selon sa sainte volonté.

Il quitte Baltimore, il s'enfonce dans la Pensylvanie, et après avoir exercé son ministère dans une campagne dépendante du collège de Georgetown, il se retire, sous le nom de Smith, dans les régions les plus solitaires des monts Alléghaniens: c'est là qu'il établit son centre d'activité, qu'il commence son œuvre apostolique. D'abord il ne s'occupe que de quelques pauvres familles, abruties par l'ignorance et vivant éparses dans ces déserts. Mais bientôt, grâce à son zèle, on arrive de toute part; les déserts se peuplent, et Galitzin se voit entouré d'un immense concours de fidèles, heureux de remettre à ce vigilant pasteur la direction de leurs âmes. Telle fut sa solitude pendant quarante-cinq ans.

Enfin, le 6 mai 1840, comme nous l'avons dit au début de ce récit, cet homme si grand d'humilité quitta la terre pour aller présenter à l'Eternel une vie sanctifiée par la foi la plus productive, par les œuvres les plus éclatantes et les plus cachées tout ensemble.

Sa dépouille mortelle repose dans une des solitudes où il a vécu; sa tombe, baignée à présent des larmes de la douleur et de la reconnaissance, sera vénérée dans les siècles futurs, et les habitants des monts Alléghaniens iront y demander des grâces au Dieu de toute miséricorde.

Un autre prince Galitzin a également abjuré le schisme pour revenir à l'unité catholique, au sein de laquelle il vient de mourir.

Le prince Pierre Galitzin, né à Saint-Petersbourg le 25 juin 1792, du prince Alexis et de la comtesse Alexandrine Pratassoff, fut tenu sur les fonts baptismaux par l'impératrice Catherine II. Il descendait en ligne directe du célèbre maréchal Galitzin, dont la bravoure et la présence d'esprit sauvèrent d'une défaite complète l'empereur Pierre I, à la bataille de Poltava, et qui depuis, par la victoire qu'il remporta à Leskai, réunit à l'empire une partie de la Finlande. Honorant dans l'arrière-petit-fils les mérites de son aïeul, l'auguste marraine déposa sur le berceau de son fils un brevet de capitaine, qui, plus tard, fut annulé par Paul I.

La révolution française, qui semblait avoir pris à tâche de jeter dans tous les pays de la terre l'épée de sa population, comme si elle avait voulu se faire pardonner ses fureurs intérieures en produisant au dehors le spectacle de toutes les vertus qui s'allient avec le caractère français, avait poussé en Russie beaucoup de ses prêtres et de ses nobles, qui y reçurent l'accueil le plus distingué. Les premiers payèrent l'hospitalité qui leur était accordée, en naturalisant sur ce sol inculte encore les connaissances religieuses et scientifiques qu'ils y importèrent; les autres, en le défendant au prix de leur sang. Saint-Petersbourg acquit ainsi, dans MM. Mercier, Salandre, Gandon, et dans l'abbé Nicole surtout, des instituteurs précieux pour sa jeune noblesse, et la famille de Galitzin ne fut pas la dernière à en profiter. Le prince Pierre, élevé et instruit par M. Salandre, conserva toujours à ce savant et sage instituteur la plus affectueuse reconnaissance. Le bon abbé aimait souvent à se rappeler le jour où, se trouvant aux Tuileries, il se vit tout à coup pressé dans les bras et serré sur le cœur d'un officier russe, qui s'était élancé du milieu de ses camarades, et dans lequel il reconnut le prince Pierre, son élève.

En 1817, le prince se donna une compagne, dans la comtesse Zlotnicka, qui, la première, ouvrit les yeux à la vérité catholique. Le zèle de la princesse ne tarda point à la faire connaître et aimer de son époux. Scrupuleux observateur des préceptes de l'Eglise, assidu aux pratiques de la piété la plus solide, le prince Pierre donnait à sa famille l'exemple d'une vie irrépréhensible aux yeux des hommes, sainte aux yeux de Dieu, lorsqu'il mourut à Paris le 28 octobre 1842.

La famille de Galitzin n'est pas la seule qui, dans ces derniers temps, ait consolé l'Eglise par la conversion de plusieurs de ses membres; et nous savons qu'il s'opère, en ce moment, en Russie, une réaction catholique dans les rangs les plus élevés de la noblesse.

CONSERVATION DES FRUITS SANS LES CONFIRE NI LES SÉCHER.

On cueille les fruits par un temps sec et on les couvre avec soin de papier que l'on attache avec du fil. Au moyen de ce fil, dont on a les extrémités dans la main, on plonge les fruits dans un bain de cire maintenue en fusion. Aussitôt que le papier est entièrement recouvert d'une couche de cire on retire les fruits, qui par ce moyen sont préservés du contact de l'air. On peut conserver ainsi des melons, concombres, etc. Quand on veut expédier ces fruits, on les enveloppe dans du papier ordinaire et on les empalle dans des caisses ou barils contenant du son ou de la sciure de bois.

JOURS DU DÉPART DE LA MALLE ANGLAISE DE MONTRÉAL.

Le steamer laisse Halifax.

Clôture de la Malle à Montréal.

3 février,	23 janvier, à quatre heures et demie P. M.
3 mars,	20 février, do
3 avril,	22 mars, do
3 mai,	18 avril, do
18 mai,	11 mai, à trois heures P. M.
3 juin,	28 mai, do
18 juin,	12 juin, do
3 juillet,	27 juin, do
18 juillet,	12 juillet, do
3 août,	27 juillet, do
18 août,	12 août, do
3 septembre,	28 août, do
18 septembre,	12 septembre, do
3 octobre,	27 septembre, do
18 octobre,	12 octobre, do
3 novembre,	28 octobre, do
18 novembre,	11 novembre, do
3 décembre,	22 novembre, à quatre heures et demi P.M.
18 décembre,	6 décembre, do

BULLETIN.

Nouvelles diverses — Etats-Unis. — Question ministérielle.

Nous croyons pouvoir assurer que le *Times* était mal informé quand il a publié "que les MM. du Séminaire de St. Sulpice avaient bien voulu mettre à la disposition de Son Excellence le gouverneur général, le grand édifice "situé au pied de la montagne, connu sous le nom de ferme des prêtres." Nous apprenons que M. le Supérieur vient de répondre d'une manière négative à la proposition ou demande qui lui en avait été faite dernièrement par M. Killaly.

On attend de jour en jour à Montréal la décision définitive du gouverneur relativement au choix des places pour bâtir la chambre et la maison du gouvernement.

La plupart des journaux de Québec prennent fuit et cause contre M. Sécretan, éditeur du *Quebec Herald and Catholic Advocate* qui vient de faire une sortie acerbe contre l'hon. Caron qu'il accuse d'avoir retardé l'assemblée de la Délivrance, d'en avoir pris la présidence de lui-même et surtout d'avoir refusé arbitrairement à lui M. Sécretan la permission de proposer une résolution exprimant le désir de voir revenir M. Papineau. Sa proposition ne paraît pas avoir fait fortune, non à cause de M. Papineau, mais parce qu'elle a paru inopportune à l'assemblée, composée de toutes les croyances politiques et pour cela capable d'en paralyser les heureux effets.

Le *Britannia* est arrivé à Halifax le 18, et à Boston le 21, apportant la malle d'Angleterre. Nous avons reçu nos journaux trop tard pour en faire des extraits aujourd'hui. D'ailleurs les nouvelles qu'en tirent les papiers de Boston sont de peu de conséquence. La question du rappel et celle de M. O'Connell sont encore à peu près au même point que nous les avons vues dans notre dernier numéro.

La discussion relative à l'occupation du territoire de l'Orégon, dans le Congrès des Etats-Unis, a été résolue négativement par 31 voix contre 14. Ce qui a déterminé cette résolution, c'est la nouvelle de la prochaine arrivée, à Washington, d'un ministre anglais, M. Pakenham, muni de pleins pouvoirs pour résoudre la question des frontières du Sud-Ouest. C'était la première discussion terminée par les Sénateurs depuis l'ouverture de la session. De son côté la chambre des représentants n'était encore parvenue à clore qu'une seule des mille affaires soumises à sa discussion. La division paraît se mettre dans les rangs des démocrates, surtout à l'égard de la révision du tarif. Quelques journaux se fatiguent des lenteurs de leur système de gouvernement. Voici à ce sujet une réflexion du *Courrier des Etats-Unis*.